

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 9 (1871)
Heft: 49

Artikel: Lo tsapllia-boû
Autor: L.C.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-181532>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 02.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

pic et des abîmes sans fond qu'il aurait à braver le lendemain, en compagnie d'un homme capable de tout.

Marco éveilla le jeune homme bien avant le lever du soleil. Antonio, confus de s'être laissé prévenir, se prépara en toute hâte. Il s'était bien promis de ne pas être le dernier à l'appel, mais avec un homme tel que Marco, il fallait devancer l'aurore si l'on voulait être à temps. Sur le conseil du vieillard, Antonio se munit d'un sac en forte toile, prit sur ses épaules une longue corde et s'arma d'un gourdin à gros nœuds. Cela fait, on partit pour l'entreprise périlleuse.

Ils arrivèrent dans la région supérieure de la montagne, et tandis qu'ils faisaient un moment de halte, pour reprendre haleine, Antonio fut surpris de voir des troupeaux de chamois qui ne témoignaient aucune crainte.

— Ce sont, dit Marco avec orgueil, mes chamois apprivoisés, et voici du sel que je vais déposer pour eux.

Et le vieillard sourit de plaisir en voyant le chagrin d'Antonio de ne pouvoir adresser un coup de feu à un gibier qui se présentait si bien.

— En route, maintenant, poursuivit Marco en remettant dans son sac les restes du déjeuner. Le nid d'aigles n'est plus très loin, mais le chemin qui y conduit est un des plus terribles que je connaisse. Je ne m'y suis moi-même hasardé que deux fois en ma vie. Si vous n'avez pas la tête parfaitement solide, Signor Antonio, nous reviendrons sur nos pas, et laisserons en paix le nid d'aigles et ses habitants.

Antonio, pénétré de l'idée que le vieux ferait dépendre son consentement au mariage de sa fille de la manière dont il se comporterait en cette circonstance, répondit, d'un ton ferme et bref, qu'il était prêt à tenter l'aventure. Sur quoi, le vieillard, en branlant la tête d'une façon singulière, prit les devants pour le guider.

Marco n'avait rien exagéré. Le chemin était plus qu'épouvantable. Le chasseur atteignit une paroi de rocher, parfaitement perpendiculaire, et suivit un étroit sentier où l'on avait peine à mettre un pied devant l'autre, ce sentier avait, en dessous, un précipice à donner le vertige. Son seul aspect eut suffi pour faire battre le cœur de l'homme le plus solide. Chaque pas faisait rouler dans l'abîme des cailloux et de la terre. Les arbres gigantesques, au pied de la paroi, ne semblaient plus que de petits buissons. Cependant, à mesure que nos chasseurs avançaient, le sentier devenait plus étroit, il semblait même devoir disparaître entièrement. Plusieurs fois, Antonio, tout brave qu'il était, eut l'envie de fermer les yeux et de déclarer qu'il ne pouvait aller plus loin. Mais le souvenir d'Annita le soutint, et tout en priant mentalement et se serrant contre le roc, il poursuivit son chemin. Parfois le sentier était interrompu par des crevasses qu'il fallait enjamber, ayant sous soi l'abîme. Presque au bout du sentier, le vieillard dit à Antonio d'être prudent. Une arête aiguë de rocher, s'avancant de beaucoup sur l'abîme, semblait s'opposer à ce qu'on fit un pas de plus. Cependant Marco, avec le plus grand calme et comme s'il eût fait l'action la plus ordinaire, embrassa l'arête des deux bras, se suspendit sur l'abîme, puis, se balançant, gagna la suite du sentier.

A cet aspect, le jeune homme sentit son sang près de se coaguler dans ses veines. Il resta un moment comme ivre. Le plus redoutable ennemi du chasseur, le vertige allait s'emparer de lui, tout dansait devant ses yeux, qui finirent par s'obscurcir, il n'y voyait plus. Alors il entendit la voix ricaneuse du vieillard qui lui criait de faire bravement le saut, attendu qu'à tout prendre, la chose n'était pas si dangereuse. Ce fut avec le courage du désespoir qu'Antonio, recueillant toutes ses forces, saisit l'arête du roc, et, faisant un élan gigantesque, il atteignit la suite du sentier.

Le vieux chasseur l'accueillit avec une admiration naïve.

— Voilà, pardieu, qui n'est pas mal, s'écria Marco avec respect. Je n'aurais jamais cru que nous atteindrions cette place en compagnie l'un de l'autre.

A l'ouïe de ces paroles, Antonio sentit naître en lui de vives inquiétudes. Il se demanda ce que pouvait bien signifier cette manière d'agir vis-à-vis de quelqu'un dont on veut faire son gendre. Il résolut, néanmoins, de pousser jusqu'au bout l'aventure, quoi qu'il pût arriver. Il ne répondit que par un silence glacial aux exclamations du vieux, puis il attendit ce qui viendrait ensuite.

Après s'être reposé un moment des efforts qu'il venait de faire, Marco se mit à plat ventre sur l'étroit sentier dont nous avons donné ci-dessus la description, après quoi il examina les objets en dessous de lui, en se penchant si fort en avant qu'Antonio dut craindre qu'il perdît l'équilibre et tombât dans l'abîme. Son inspection terminée, Marco se releva et s'appuya commodément à la paroi du rocher.

— Tout est parfaitement comme je l'avais calculé, dit-il avec un ton de profond contentement, je n'ai pas fait erreur d'une ligne. L'aire de l'aigle est droit au-dessous de nous, sur une saillie du roc, à une centaine de pieds de profondeur, comme vous pourrez en juger par vous-même, Signor Antonio, si vous voulez vous en donner la peine.

Il ne resta au jeune homme qu'à se mettre, à son tour, à plat ventre, pour examiner l'état des choses. Tout ce que Marco avait dit se trouva parfaitement juste. A une centaine de pieds, sur une saillie de roc, il vit l'aire de l'oiseau, roi des Alpes; elle était construite de bâtons et de broussailles, Antonio distingua même les aiglons qui, réveillés par le bruit en dessus de leur tête, ouvrirent le bec en poussant des cris plaintifs. Au-dessous de ce nid, Antonio ne vit que des abîmes sans fond, la saillie du roc empêchant de voir où se terminait le gouffre. Un frisson parcourut le corps du jeune Italien, mais, faisant un effort de suprême énergie, il reprit tout empire sur lui, et ne montra qu'un visage calme au vieux chasseur, dont l'œil épiait si quelque émotion se montrerait sur sa physionomie. (A suivre.)

Lo tsapllia-boù.

Djan-Louis Dumoui, lo tsapllia-boù dé Mordze, étai on rud'hommo, on rud'ovrai : on lai desai lo diabllio dai boù.

Assebi n'avai pouairo dé rin, tot épéluivé dévan sa détrau, lé tité dé faô, lé biollé dzalâhié, lé grugnon lé pllie regnolus, tot lai passavé.

Toparai né faut pas craire que fesai cin po son plliési, l'amavé bin mî, lo bou drai et sin gnâo que toté clliaux bourtiâ.

Cin n'impatsé pas que din lé bounné maison dé Mordze quand l'avion on moulo môleši à copâ tsacon desai : faut dere on mot à Djan-Louis.

L'avai portant on défaut : l'étaï on bokenet djalâo.

On dzo onna dama lo demande po copâ on moulo. L'étaï dau pllianton dé fâo, corbo, maillî, gnaî, quiet, dâo boù pouet et du qu'on tonnerre.

Coumin l'étaï lo premi iadzo qu'on lo demandâvé din cllia maison, Djan-Louis sé démaufiavé bin on poù, mâ toparai, sé laivo à la guinguette, prin sé z'uti et via.

Mâ, quand l'arreve vai lo moulo, lo vouaito, et se pinsé dince :

T'inlevai pi po onna sorcire, ah! te craî dé mé féré tsapllia clliaux grugnon refregnus, attinds-té vai! diabllie la copâhié!

Et noutron Djan-Louis reprim sa tchivra, sa resse et sa détrau et fot son kan. Mâ, la dama que lo vonaitivé pai la fenitra lai crie

— Jean-Louis?

— Qu'est-te que lai ia, Madama?

— Ne voulez-vous pas me couper mon bois?

— Lè po vo fottre dé met que vo m'ai demandâ, mâ mé bourlai que lo copo; clliaux qu'ont medzi la tsai, que medzeion lé z'ouès!!

L. C.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.